

Tout le long des côtes de Bretagne, on a embarqué des équipes d'ouvriers qui sont allés peupler les îlots solitaires. Les bateaux chargés de leur apporter les matériaux apportent en même temps les provisions. Ces paysans bretons, à l'aspect mélancolique et doux, ne se montrent pas moins vaillants que leurs frères qui vont courir les mers lointaines. Ils semblent jouer avec le péril, presque avec la mort.

Ce calme dans le danger, cette témérité qui ne s'effraye de rien, quelques-uns l'attribuent à la race ; ne faut-il pas plutôt en reconnaître la source dans la foi religieuse des Bretons familiarisés avec l'idée de la mort parce qu'ils savent qu'elle n'est que le commencement de la vraie vie, et aussi parce qu'ils y sont toujours prêts ?

Aux îles Glénan, où sont réunis un grand nombre de ces ouvriers, il n'y a plus de paroisse. De la chapelle qui s'élevait autrefois dans l'île du Loch, il ne reste plus que des ruines.

Quoique privés de pasteur et d'église, les Bretons célèbrent la solennité du dimanche. Revêtus de leurs meilleurs habits, ils se réunissent au pied d'un autel improvisé avec quelques quartiers de roche et surmonté du crucifix. Tête nue, ils écoutent avec recueillement la lecture des prières liturgiques et y répondent. A l'île aux Moutons, c'est la fille du gardien du phare qui lit l'office.

La prière est la plus forte des digues et le phare le plus lumineux.

(“LE PÈLERIN”).

---